

# Soljénitsyne, un témoin capital

La littérature dénonçant les crimes du communisme et son système concentrationnaire a été abondante, en France tout du moins. Pourtant, la publication de *L'Archipel du Goulag* par Alexandre Soljénitsyne (première édition russe en 1973) a entraîné dans notre pays un véritable séisme intellectuel, qui a contribué à ruiner même dans l'intelligentsia de gauche les mirages du communisme soviétique.

Tout contribuait à ce phénomène : son auteur, Prix Nobel de littérature ; le brevet d'authenticité donné implicitement par Khrouchtchev à son témoignage sur les camps soviétiques, lorsqu'il autorisa la parution d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* ; le caractère total de son « histoire pénitentiaire » de l'Union soviétique ; enfin, la qualité exceptionnelle de l'écriture.

Mais, au-delà de ces qualités, les lecteurs ont ressenti, au contact de l'œuvre de Soljénitsyne, comme lors de ses trop rares interventions médiatiques, une dimension particulière, celle d'un témoin capital des problèmes de notre époque.

Car Soljénitsyne n'a pas été toujours l'homme que nous connaissons. Il a communié, dans sa jeunesse, avec les idéaux menteurs, les illusions criminelles, les compromissions immorales. Ce n'est qu'après avoir été envoyé en Sibérie qu'il s'est redécouvert lui-même et qu'il a découvert la vérité. Et c'est précisément au sein même du Goulag qu'il a pris la décision fondamentale qui a changé sa vie, qui doit changer la nôtre et qui pourrait transformer radicalement notre monde : ne jamais pactiser, sous aucun prétexte, avec le mensonge, aussi petit soit-il apparemment.

Derrière cette formule, sur laquelle il est sans cesse revenu, nous retrouvons la parole du Sauveur : « Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité » (Jn 18, 37). Mais la réponse de notre monde, cause de tous ses malheurs, était déjà celle du sceptique et ambitieux Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Quinze ans après la parution de *L'Archipel du Goulag*, le Mur de Berlin s'effondrait. Depuis ce moment, le communisme nous semble rejeté dans les poubelles de l'Histoire, et l'œuvre d'un Soljénitsyne n'avoir plus qu'un intérêt archéologique. Il s'agit d'abord d'une erreur : en Chine, en Corée ou à Cuba, le communisme le plus oppresseur est toujours en place ; en France, les candidats officiellement marxistes-léninistes rassemblent encore des suffrages, et parfois nombreux.

Il s'agit surtout d'une incompréhension de l'œuvre de Soljénitsyne : celle-ci ne parle pas essentiellement du communisme, mais de l'homme moderne. L'auteur nous l'a indiqué à plusieurs reprises, discrètement mais fermement.

Le monde des *zek*, ces prisonniers du Goulag, est une parabole inversée de notre vie. Le *zek*, en entrant dans un camp, perd tout bien matériel et toute liberté physique. Mais il accède, par ce dépouillement extérieur, aux richesses morales et à la liberté intérieure. Nous-mêmes, en Occident, bénéficions de tous les biens extérieurs et de la faculté d'aller et de venir. Mais notre âme est étouffée par le mensonge, la concupiscence, l'envie, l'orgueil. Nous nous croyons libres quand nous sommes les esclaves du péché, tandis que le *zek* était l'esclave du Goulag mais pouvait opérer son salut, loin des fables du marxisme. Soljénitsyne développe à ce propos la notion d'une nécessaire « auto-limitation », nom profane de la tempérance et, en général, de la vertu.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la personne et l'œuvre de Soljénitsyne, par exemple la filiation qu'il eut le courage d'établir entre la Révolution dite française et les crimes du communisme, lors d'un retentissant discours en Vendée.